

CRISTINA FERREIRA

## La sagesse de la *plebs media* romaine

Publié en 2005, *L'empire gréco-romain* présente en 865 pages des aperçus de cet empire<sup>1</sup>. L'auteur pose d'emblée une série d'interrogations qui guident son investigation et qui ont trait au statut de l'empereur et de son rapport au peuple (*Pourquoi les empereurs mouraient-ils si rarement dans leur lit ? Pourquoi tant de « Césars fous » ? Prenait-on l'empereur pour un Dieu ? Osait-on le maudire ? Le peuple romain était-il aussi dépolitisé qu'on le dit ?*), au système de croyances et de pratiques religieuses (*Aimait-on les dieux ? Si vous mourez écrasé par un éboulement, votre âme immortelle pourra-t-elle s'en dégager pour monter au ciel ?*), ou encore à l'art gréco-romain (*Faut-il absolument qu'un portrait ressemble au modèle ? Les portraits de Palmyre ouvrent-ils les yeux sur l'absolu ?*).

Chacun des treize chapitres qui composent l'ouvrage est gouverné par un même esprit : partir de certaines idées et thèses établies, les soumettre à l'épreuve en prenant appui sur des sources que l'historien estime avoir été soit négligées soit mal interprétées<sup>2</sup>. Par un dialogue constant avec ses pairs, Veyne montre que les Romains ne considéraient pas leur empereur comme un dieu mais comme un mandataire du peuple ou encore que les raisons qui ont motivé le christianisme à mettre fin à la gladiature avaient peu de choses à voir avec la commisération envers des « victimes d'une institution monstrueuse ». A plusieurs reprises et sur différents thèmes, il se montre fort réticent vis-à-vis de la tentation manifeste dans certains travaux de vouloir comprendre des faits contemporains par le passé. Contre les historiens qui ont voulu voir dans le faste impérial un dispositif de propagande politique identique à celui des dictatures du XX<sup>e</sup> siècle, Veyne défend une autre thèse : les peintures triomphales avaient pour destinataire moins le passant ordinaire que le ciel. Sur les attitudes des Grecs face à la domination politique romaine, Veyne nous dit que les historiens actuels répondent de manière presque unanime et peu nuancée : il y a eu passage de la soumission à l'acceptation, les Grecs ont fini par se sentir citoyens de l'Empire. L'auteur va à l'encontre de cette thèse, estimant qu'elle est le fruit d'une lecture tronquée des sources. Il montre que s'il y a eu ralliement, il n'y a pas eu intégration : le pouvoir est resté romain, la culture est restée grecque. Conquête par Rome au cours des deux siècles avant notre ère, la Grèce n'en a pas moins fourni ce qui manquait au peuple de Rome : la culture. Face au pouvoir romain, les Grecs ont manifesté des attitudes

1. Veyne P. (2005), *L'empire gréco-romain*, Paris, Seuil. L'historien reprend des esquisses rédigées entre 2000 et 2004, ayant fait l'objet de publications diverses antérieures. Ces esquisses ont été remaniées en profondeur et largement augmentées ; les chapitres qui composent l'ouvrage n'ont, selon lui, plus grand-chose en commun avec les publications précédentes.

2. Le titre même de son ouvrage représente une prise de position critique explicitée par l'auteur. Veyne invite à dépasser une représentation solidement ancrée de l'Empire romain. Comme il le précise, ce sont des raisons institutionnelles – la séparation des chaires de grec et de latin dans le système universitaire – qui ont contribué à inhiber le regard historien lorsqu'il s'agissait de penser ensemble les deux univers.

L'Empire que l'on dit romain, explique-t-il, fut un empire gréco-romain. Si le pouvoir politique était romain, la culture matérielle et morale de Rome a été le fruit d'une assimilation de la civilisation hellénique.

simultanées et contradictoires : une accoutumance au pouvoir romain, une nostalgie du passé glorieux et un regret de l'indépendance perdue, une collaboration avec des maîtres romains.

C'est en tant que sociologue profane que je me suis lancée dans la lecture de ce livre stimulant. Le champ de son étude m'étant parfaitement étranger, mon intention ici n'est pas de discuter les propositions de Veyne ni d'apprécier les débats qu'il mène tout au long de son ouvrage avec certains de ses collègues historiens. Cette note de lecture a été prise au moment où je préparais un dossier sur les classes moyennes, dossier publié dans le numéro 10 de la revue *Carnets de bord*. Au cours de ce travail, j'ai été amenée à consulter des travaux d'historiens portant sur les classes moyennes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans différents pays européens. L'idée était entre autres de comprendre le renouveau de la problématique des classes moyennes autant chez les sociologues que chez les historiens. C'est donc à ce moment que mon attention a été attirée par la table des matières de *L'empire gréco-romain*. Paul Veyne y consacre un chapitre à la question suivante : « existait-il une classe moyenne en ces temps anciens ? ».

Anticipant l'étonnement du lecteur, que l'on soupçonne volontairement recherché, Veyne ne manque pas de préciser le sens d'une telle audace. Naturellement il ne s'agit pas pour lui de retrouver dans la Rome antique la classe moyenne telle que nous nous la représentons et commettre ainsi une faute anachronique. L'anachronisme présent dans son titre obéit à une autre intention. Il cherche par là à défier certaines routines de la pensée et de la méthode historiennes, en l'occurrence celles qui consistent à privilégier le particularisme d'une société d'ordres et à sous-estimer des sources, des traces, qui permettent de connaître des groupes sociaux qui sont exclus des ordres. « A trop insister sur la spécificité des sociétés à ordres, à trop croire une société sur sa parole et à la voir comme elle-même se voyait, écrit l'auteur, on finit par oublier certaines réalités économiques, politiques et mentales » (p. 118). Plus exactement, il s'agit pour l'historien de partir à la recherche de vestiges attestant l'existence de groupes sociaux intermédiaires entre les très riches et les très pauvres : les *mesoi* du système ternaire des cités antiques, selon la désignation d'Aristote dans *Politique II*. Il convient dès lors de formuler des questions *a priori* incongrues qui invitent le chercheur à adopter un autre regard : « existait-il une classe moyenne en ces temps anciens ? »

La réponse est affirmative. Paul Veyne nous fait découvrir la *plebs media* romaine qui sur ses épitaphes, se disait « *pauper*, mais honnête ». Contrairement à la *plebs humilis*, composée d'hommes mal nourris et qui achètent la nourriture au jour le jour, les membres de la plèbe moyenne « [...] étaient assurés du lendemain grâce à leurs biens patrimoniaux, à leur métier ou au blé de leurs greniers » (p. 120). La plèbe moyenne, même fortunée, ne faisait pas partie des ordres – les curiales, les chevaliers et les séna-

teurs – en témoignent les barrières de dédain (« le baiser sur la bouche lui est refusé : un grand ne lui donnera que sa main ou sa poitrine à baiser », p. 123). De par son patrimoine et sa naissance, la *plebs media* se distingue et tient à se distinguer, d'une part, de la *plebs sordida* et, d'autre part, des affranchis (nés esclaves). « Conséquemment, ce qui faisait l'unité de cette classe sociale (au sens qu'on est libre de donner à ces deux mots qui n'ont rien d'un terme technique) était d'être composée de tous ceux qui se considéraient entre eux comme appartenant à une même strate, qui se savaient inférieurs aux ordres que formaient les curiales, les chevaliers et les sénateurs, et qui étaient fiers de se sentir supérieurs à la plèbe misérable ; ils ne dédaignaient pas de frayer entre eux et ils se mariaient évidemment entre eux. Ils avaient en commun un niveau suffisant de richesse, assise sur un patrimoine, mais un critère différent venait s'y ajouter, la naissance : les affranchis, même très riches, ne faisaient pas partie de leur monde. » (p. 128)

L'historien trouve la trace de la plèbe moyenne dans les codes et les interdits sociaux, dans les critères distinctifs propres à la société romaine, dans l'existence de patrimoines terriens suffisants pour échapper à la condition inférieure (les membres de cette plèbe étaient pour l'essentiel des propriétaires fonciers qui investissaient leurs capitaux dans le petit commerce urbain). Mais il s'intéresse également aux portraits et aux écrits qui consacrent cette plèbe moyenne et qui contribuent à la faire exister comme catégorie sociale distincte. Dans le jugement de Tacite, la plèbe moyenne est la partie intégrale du peuple (*pars populi integra*), la partie moralement saine du *populus* composée des partisans de l'ordre établi : « [...] elle forme le noyau solide de la citoyenneté romaine car elle a quelque fortune, or un citoyen dépourvu de patrimoine, un membre de la *plebs sordida*, n'est citoyen que de nom. Et ce patrimoine fait évidemment de cette classe un rempart du bon ordre social et moral » (p. 128). Pour les écrivains païens, le membre de la *plebs media* est le « lecteur idéal », le représentant du Romain ordinaire ; il est le citoyen qui offre « [...] une image neutre, non marquée » : ils n'étaient *ni* miséreux, *ni* personnages publics, *ni* dévalorisés par la tare de la naissance servile : on parlait d'eux sans plus de mépris que de révérence » (p. 130).

Les épitaphes et les bas-reliefs qui célèbrent la vie ordinaire des plébéiens moyens – mettant en scène les ateliers, les boutiques, les banquets funéraires – rendent compte de ce que Veyne désigne par une « sagesse de classe ». Cette sagesse est un art de vivre idéal qui consiste à ne pas se refuser les joies de la vie et à faire preuve de générosité envers son entourage. « Telle était l'existence digne d'un ingénu » : le plébéien moyen qui a fait graver ces mots sur sa tombe a dit qu'elle était sa seule dignité, celle d'ingénu, ce qui excluait esclaves et affranchis. Chez nous, cela s'appelle avoir de la conscience de classe » (p. 134). Cette philosophie hédoniste – présente chez Horace – n'était pas une idéologie au sens précis du terme ; Veyne y voit

«une pensée fantasmatique» propre à la plèbe moyenne. «Cette rêverie avait une affinité visible avec sa situation de classe, car elle était compensatoire; ces gens avaient assez de revenus pour jouir de la vie, mais n'étaient pas riches (ils étaient <pauvres> au sens antique du mot). Afin d'être heureux et fiers de leur condition, ils aimaient à s'imaginer que les riches étaient tous des avarés qui vivaient moins bien qu'eux: vous avez de l'argent mais nous avons les plaisirs» (p. 136).

Par l'analyse de la littérature sapientielle que cette plèbe moyenne de Rome affectionne – les *Dicta Catonis* et les *Caton* – Veyne parvient à brosser le portrait moral de cette strate sociale. Sa consistance et sa dignité reposent sur une sagesse utilitaire et hédoniste; les petits volumes de sagesse fournissent les préceptes, les efforts à faire et les conduites prudentes à apprendre. Ce n'est donc ni «une conscience de classe qui se pose en s'opposant à une classe ennemie» ni un impératif transcendant, caractéristique des puritains analysés par Max Weber, qui caractérise la *plebs media*, mais une sagesse fondée sur l'expérience quotidienne. «L'idéologie de la plèbe moyenne était de s'applaudir de sa vertu et de son entraide, gages de son hédonisme prospère; elle avait conscience d'elle-même.» (p. 152)

Nulle équivalence n'est suggérée par l'historien entre la plèbe moyenne romaine et ce qu'on désigne par classes moyennes dans les sociétés occidentales modernes et contemporaines. Procéder de la sorte reviendrait à ignorer les singularités historiques des structures sociales. Dans la conclusion de son chapitre, il rappelle que la progression démographique des classes moyennes est étroitement liée à l'avènement des régimes démocratiques et à l'élévation du niveau de production. A Rome, la *plebs media* était numériquement mince; ce qui ne justifie pas aux yeux de Veyne le peu d'intérêt qu'elle suscite chez les spécialistes de l'Antiquité romaine. Les conditions matérielles d'existence des membres de la *plebs media*, leurs pratiques sociales et culturelles, leurs rituels funéraires, leurs échanges avec les autres catégories sociales, révèlent des aspects moins connus de la société romaine, et qui restent à explorer. Ce n'est donc pas la quête des «ancêtres lointains» des classes moyennes actuelles qui motive l'historien; cela n'aurait guère de sens de se fier aux fausses ressemblances. Ce qui intéresse Paul Veyne est d'interroger *autrement* les objets, sans suivre scrupuleusement les chemins habituellement tracés et figés par des traditions académiques. Au fond, s'interroge-t-il, pourquoi l'historien devrait-il s'interdire de penser l'existence d'une classe moyenne dans une société d'ordres? Poser des questions élémentaires – surtout à des réalités historiques trop investies de discours et d'images sclérosés – telle est l'art de Paul Veyne.

Certes, à la lecture de cet ouvrage, le lecteur sociologue profane ne peut pas discuter les thèses de l'historien. Mais dans l'analyse menée des codes de distinction

sociale, des recettes écrites d'une morale quotidienne ou encore des représentations que les savants projetaient sur le destin de la *plebs media*, le sociologue se reconnaît sans peine dans un langage conceptuel commun.

Cristina Ferreira  
crferreira@bluewin.ch